

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 176.—SAMEDI, 17 SEPTEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



M. KATROFF, DIRECTEUR DE LA "GAZETTE DE MOSCOU," DÉCÉDÉ



DON PÉDRO II, EMPEREUR DU BRÉSIL



THERÈSE-CHRISTINE-MARIE, IMPÉRATRICE DU BRÉSIL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc — Champlain, par Béjamin Sulte — Notes et impressions. — Poésie : Sonnet, par J. A. Gauvreau — Tournoi d'Échecs International de Franckfort. — En route pour la baie d'Hudson, par l'abbé Proulx. — Nos gravures. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : Portraits : M. Katriof; Don Pedro II, empereur du Brésil; Thérèse-Christine-Marie, impératrice du Brésil. — Un contraste instructif : L'indien civilisé et l'indien à l'état sauvage. — Incendie du vapeur City of Montréal sur l'Océan Atlantique. — Gravure du feuilleton. — 1 pied des Quinze sur la rivière Ottawa.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
87 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

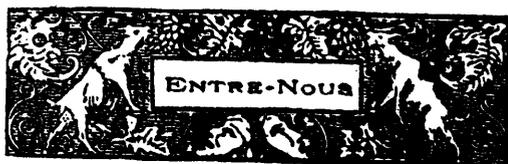
NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, LE 1^{er} OCTOBRE PROCHAIN, la publication d'un grand feuilleton émouvant et dramatique, qui, nous en sommes certains, sera suivi avec un vif intérêt.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. François Gauvin, 17, rue Prévost, faubourg Saint-Louis, Québec, a gagné la prime de \$50.00; M. Edouard Ricard, 197, rue Wolfe, Montréal, \$25.00; Mlle Maria Lagacé 608, rue Ste-Catherine, Montréal, \$15.00; M. Victor St-Hilaire, 70, rue Dufresne, Montréal, \$10.00; M. Joseph Turanne, 158, coin des rues St-Martin et du chemin de fer, Montréal, \$4.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



Il y a longtemps que je désirais revoir Québec, mais les exigences de la profession, l'habitude, le besoin inconscient de toujours rouler dans le même cercle m'en empêchaient et, quand enfin j'appris que je devais y aller pour assister à l'exposition, j'en fus des plus heureux.

Je dois vous dire tout d'abord, je ne connais pas à fond la capitale de notre Province, n'y étant allé que de loin en loin.

La première fois, on arrivant en Canada, il y a de cela quinze ans, je ne fis qu'y passer quelques heures, car on me dit alors que Montréal était la seule ville où l'on pouvait se faire rapidement un avenir, et j'appris à mes dépens que la fortune n'arrivait pas plus vite ici qu'ailleurs.

Cinq ans plus tard, j'y retournai, mais alors pour diverses raisons que je ne vous dis point vous comprenez que je n'eus guère ni le temps

ni le désir de trop m'attarder à contempler les beautés des paysages.

C'est donc seulement cette fois-ci que j'ai pu voir un peu Québec.

J'aime Québec, cette vieille cité me rappelle les antiques villes d'Europe, et il n'est pas jusqu'à ses côtes et ses rues où l'on se hi-se en soufflant qui n'aient leur charme à mes yeux.

Des rues plates, horizontales et constamment commodes, cela devient monotone et bête. Vive la difficulté et l'imprévu!

Les vieillards ne raisonnent peut-être pas ainsi, mais j'ai encore le jarret solide. Plus tard je modifierai sans doute mon jugement, mais le plus tard possible.

On m'avait dit que Québec était une ville triste, morne et morte. C'est absolument faux. J'ai vu Québec animé, gai, affairé et mouvementé.

J'y ai vu de jolies femmes, j'ai rencontré des hommes polis et spirituels, j'ai admiré la terrasse, j'ai contempé son panorama splendide et j'ai trouvé le Parlement très laid.

J'ai été serrer la main à M. Béland, agent général du MONDE ILLUSTRÉ, à Québec, j'ai trouvé en lui un charmant homme et il m'a dit que notre journal était très lu dans les familles Québécoises.

La magnifique circulation du MONDE ILLUSTRÉ dans la vieille capitale, est une preuve que le bon goût et l'esprit y ont droit de cité. On n'en peut dire autant de beaucoup de villes.

Ce que je dis là n'est peut-être pas très modeste, mais c'est très vrai.

Québec a droit d'être fier de la semaine qui vient de s'écouler.

Son exposition a été un succès et un succès tellement peu prévu, que tout le monde en a été surpris : gouvernement, comité d'organisation, juges, exposants et Québécois eux-mêmes.

C'est qu'en effet on ne pouvait s'attendre à un tel triomphe de cette fête de l'industrie de l'agriculture et du commerce, et sa réalisation a dépassé toutes les espérances.

Cette exposition restera célèbre dans notre histoire, parcequ'elle a été signalée par un événement des plus importants.

Je veux parler de l'ouverture du chemin de fer du lac Saint-Jean.

Voici comment s'exprimait Buies, il y a une quinzaine d'années, en parlant de la vallée du lac Saint-Jean :

C'est un grenier d'abondance qu'on laisse moisir. Au point de vue agricole, c'est une des plus précieuses portions de notre cher pays qui n'en a pas de reste; il y a là trois cent mille milles carrés de terres d'alluvion qui n'ont pas de débouchés, et dont les produits ne peuvent se vendre, parce que ces terres sont séparées de la ville par un espace de quarante lieues, encore sauvage et sans moyen de communication d'aucune espèce.

Et plus loin, après avoir déploré le manque de débouchés dans les vallées du Saguenay, du Saint-Maurice et de l'Ottawa, le roi des chroniqueurs canadiens, le seul chroniqueur que nous ayons jamais eu, ne pouvant résister à l'indignation qui l'envahit, jette ces lignes pleines de vérités et de bon sens :

Combien de temps avons-nous perdu en disputes oiseuses, en rebâchages et en bêtises dans les journaux, c'est quelque chose d'incroyable, de douloureux surtout, et cela pendant qu'autour de nous les peuples marchaient à pas de géants et comptaient par autant de conquêtes sur la nature, chaque progrès qui entr'ouvrait devant eux des espaces nouveaux et leur apportait de nouvelles richesses!

Quoi! voilà vingt-cinq ans bientôt que la région du Saguenay est ouverte; il y a là de jeunes paroisses admirablement situées, dont l'enfantement avait été salué avec un véritable enthousiasme, et qui ont été arrêtées dès leur premier essor, paralysées dans leur berceau. Oui, cette contrée nouvelle, qui promettait tant, ce nouveau-né venu juste au moment où les ressources agricoles des vieilles paroisses allaient s'épuiser, ce pays de l'avenir, comme on l'appelait encore il n'y a pas plus de douze ans est déjà si dépeuplé, que déjà le découragement et sinistres inspirations y soufflent de toutes parts, comme le vent du désert qui brûle et détruit tout sur son passage.

Réjouis-toi, mon vieux Buies, tes coups de fouets ont frappé juste, et ton cri de colère a été entendu.

Plus de cheval Rossus, ni de charretier Néron pour te colporter de paroisse en paroisse, mais bien une bonne et brave locomotive qui en téléscopera une autre quand les affaires auront

pris un peu de vigueur dans ce beau royaume du Saguenay.

Regarde les produits agricoles de ce pays, vois les grains de la belle vallée et pense au temps où, Néron te voiturant à Saint-Cyriac, tu te demandais : "Comment se rendre jusque là sans offrir à Rossus au moins un similaire de céréales?"

Ce n'est pas le seul progrès accompli depuis la publication du produit de ta mauvaise humeur.

Il y a seize ans, tu écrivais les lignes suivantes :

Le souffle furieux du Nord-Est fait trembler les vitres, onduler les passants, frémir les arbres qui se courbent en sanglotant sous son terrible passage, et frissonner la nature entière. Depuis trois semaines, cet horrible enfant du Golfe, échos des mugissements et des tempêtes de l'Atlantique, se précipite en rafales formidables, sans pouvoir l'ébranler sur le roc où perche la citadelle et soulève sur le fleuve une plaine d'écume bondissante, aussitôt dispersée dans l'air, aussitôt rejouissant de l'abîme en fureur : "Ce vent souffle pour faire monter la flotte," disent les Québécois. Et en effet, la flotte monte, monte, mais ne s'arrête pas, et nous passe devant le nez, cinglant à toutes voiles vers Montréal.

Ainsi donc, Québec a le Nord-Est sans la flotte, Montréal à la flotte sans le Nord-Est; lequel vaut mieux?

Voilà ce que tu voyais alors, mais ta voix irrésistible à cette fois encore trouvé un écho. Tu n'as gémi dans le désert.

Ecoute ces sifflements : c'est toujours le même Nord-Est qui hurle autour des cheminées; mais regarde à tes pieds : Ah! tu veux une flotte? Tiens, en voilà deux.

Le drapeau d'Austerlitz flotte sur la Minerve et sur le Bouvet, et l'Union Jack se déploie au sommet des mâts du Belléophon, de la Tourmaline et du Canada.

Dors tu content, mon vieux?...

Tout est changé, tout est transformé, la forêt recule, la charrue éventre la terre vierge, les beuglements et les bêlements des troupeaux retentissent dans toute la vallée du lac Saint-Jean, les maisons se rapprochent, les clochers se multiplient, le tic tac des moulins réveille les échos, c'est le travail qui chante sa joyeuse chanson, c'est le marteau et la moisonneuse qui forgent et recueillent la richesse.

Et pour opérer cette métamorphose, qu'a-t-il fallu? deux tiges de fer longues de quarante lieues.

Le chemin de fer du lac Saint-Jean, n'est plus un projet, il a droit de tracer sa ligne noire sur la carte, et le premier train est entré dans la gare de Québec le cinq septembre, à onze heures et dix huit minutes du soir.

La vieille capitale dormait alors, mais cet événement fut connu le lendemain matin et devint le thème de presque tous les discours d'ouverture de l'Exposition. C'était justice.

Son Eminence le Cardinal Taschereau a très heureusement résumé en quelques lignes les progrès accomplis dans cette région depuis près d'un demi siècle.

La première fois que je suis allé au lac Saint-Jean, dit-il en terminant, c'était il y a quarante ans et le pays ne ressemblait guère à ce qu'il est aujourd'hui. C'était alors une région inculte, sauvage et désolée; quelques pionniers étaient établis de loin en loin et un seul prêtre suffisait pour les besoins religieux de tout ce district qui aujourd'hui possède un évêque et un nombreux clergé. Le ciel a béni les efforts des colons forts et courageux.

Voici également un passage du discours de l'honorable premier ministre :

Nous saluons surtout avec bonheur les vaillants colons du lac Saint-Jean, venus en grand nombre avec des produits remarquables qui prouvent en faveur de la fertilité du sol de ce futur grenier de la province et de l'énergie intelligente de la population distinguée qui, sous la direction d'un saint évêque et d'un clergé dévoué, nous a conquis toute une province riche, fertile et pleine d'avenir.

Cette vallée du lac Saint-Jean aura son marché naturel à Québec et le grenier d'abondance ne moisira plus.

J'ai rencontré à l'exposition un homme dont beaucoup de gens semblent ignorer l'existence, quand il pourrait faire leur fortune.

C'est un de ces hardis explorateurs qui ne craignent pas d'exposer leur santé et leur bourse pour arriver au but qu'ils ont en vue.

Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, très instruit, et doué d'une sûreté de coup d'œil très rare, M. H. de Puyjalon était venu tout exprès du bout de la Province de Québec, de la frontière du Labrador, pour exposer ce qu'il appelle

ses cailloux, cailloux dont l'exploitation rapporterait plus que certaines mines d'or ou d'argent. J'ai remarqué dans ce tas de pierres des grès rouges, que la nature semble avoir découpés tout exprès pour le pavage de nos villes.

Figurez-vous en effet des lits de grès d'une épaisseur de cinq à six pouces, séparés par de légères feuilles de mica et superposés en quantités incroyables; regardez la face de ces lits, et vous constaterez avec surprise qu'ils sont encore séparés par des lignes de mica se coupant à angle droit, de manière à former autant de cubes presque réguliers.

Il y en a de quoi charger des centaines, des milliers de barges, et cela sans autre frais que la main-d'œuvre nécessaire pour les transporter à bord.

L'eau est profonde en cet endroit, un navire si gros qu'il soit peut mouiller à ce quai naturel, et une planche suffit pour se mettre en communication directe avec cette carrière.

Quand à l'utilité ou plutôt à l'emploi de ces grès, il me suffira de vous dire que Montréal, par exemple, vient de faire venir à grands frais, de Belgique, des centaines de tonnes de pavés, quand il n'y avait qu'à s'adresser à M. de Puyjalon, pour avoir un article plus durable et à meilleur marché.

. Les Américains, qui ont l'œil partout, découvriront ce gisement un de ces quatre matins et viendront nous l'enlever à notre nez, tout comme ils font pour les œufs de l'eider, cet oiseau si précieux qui produit l'édredon, et qui disparaît dans quelques années.

Depuis nombre d'années, en effet, les pêcheurs de la République voisine viennent tranquillement s'établir tous les printemps, sur la côte nord du Golfe, et là pillent les nids des eiders sans inquiéter de l'avenir.

"Autant de pris sur l'ennemi," telle est la réflexion qu'ils font en parlant de leur pillage et de nous, car vous savez que tout ce qui n'est pas américain n'est pas grand chose aux yeux de tout vrai Yankee.

M. de Puyjalon a découvert bien d'autres choses, mais il ne dit ni quoi, ni où, et je trouve qu'il a raison.

Depuis douze ans qu'il explore la côte nord du Golfe et depuis trois années qu'il l'habite, loin de toute maison, puisque son plus proche voisin demeure à cinq lieues, il n'a pu obtenir le moindre titre de propriété ni la moindre garantie sur les mines, dont il est le découvreur. On comprend que dans ces conditions il ne doit pas être bien pressé de dire ce qu'il a vu et ce qu'il a fait.

Cependant, il ne perd pas confiance et attend avec patience que quelques hommes d'entreprise reconnaissent enfin qu'il y a quelque chose à faire là-bas, et que nos gouvernants règlent d'une manière convenable sa position de découvreur.

Si toutefois tout lui faisait défaut, je n'hésiterais, à sa place, à aller droit aux Américains et à leur dire: "Puisque mon pays se refuse à exploiter les richesses que j'ai trouvées, venez avec moi, prenez tout et part à deux."

Ce ne serait pas tout à fait digne d'un patriote, me direz-vous, et je crois qu'il y a des actes plus honnêtes, mais comme la Providence n'a pas épargné toutes ces choses pour que personne n'en profite, vous seriez les premiers sans doute à agir ainsi.

Quoiqu'il en soit, j'ai été frappé de l'importance des découvertes de M. Puyjalon autant que de l'apathie de mes contemporains, et je tiens à le dire.

. Cette exposition de Québec a été instructive et productive à plus d'un point de vue, mais je ne puis en effleurer que quelques-uns, craignant de paraître trop sérieux dans une causerie.

Il y a eu de très beaux produits exposés, comme je l'ai déjà dit et, si certaines personnes ont trouvé que l'on était trop prodigue de prix elles ont eu tort, car ils étaient mérités.

Quand aux médailles on en a donné un peu trop, je crois, et cet abus fait baisser la valeur de cette haute récompense.

A propos de récompenses, je tiens à attirer votre attention sur un point que j'ai traité ailleurs et qui me semble avoir son importance. Je veux

parler d'une distinction spéciale, que l'on semble ignorer ici et qui est très prisée en Europe.

Quand un exposant a obtenu les premiers prix et des médailles d'or dans les diverses expositions provinciales, il me semble absurde de continuer à toujours tourner dans le même cercle et à donner toujours et quand même les mêmes médailles d'or. Ce serait le moment de le déclarer *hors concours*, dans la Province, comme cela se fait déjà dans la section des Beaux-Arts. M. M. N. Bourrassa et L. P. Hébert, par exemple, sont hors concours dans toutes les expositions.

C'est parmi les personnes hors concours que l'on devrait choisir les juges, et de cette manière on aurait des garanties sérieuses d'impartialité sur les décisions qu'ils rendraient.

La distinction *hors concours* est devenue absolument nécessaire, et la plupart des grandes maisons sont de mon avis.

On comprend, en effet, que les personnes qui ont déjà eu les premières récompenses n'exposent plus dans le but d'aller à la chasse aux prix, et qu'elles demeurent très indifférentes aux jugements rendus sur les articles qu'elles exposent.

J'ai communiqué mon idée à M. S. C. Stevenson et comme il semble la partager, j'ai tout lieu de croire qu'elle aura du succès.

Leon Leduc

CHAMPLAIN



PLUS d'une reprise, on m'a fait le reproche d'avoir donné, aux lecteurs de l'*Histoire des Canadiens-Français*, un portrait de Samuel de Champlain qui ne ressemble pas au portrait mis en circulation dans le Canada depuis une quarantaine d'années.

Ce portrait, si populaire parmi nous, a été copié par un homme qui ne dessinait pas le portrait, et encore il l'a copié sur une copie faite au crayon et trouvée dans les archives à Paris. Je tiens ces détails de M. L.-P. Morin, le copiste en question.

Le portrait que j'ai donné à mes lecteurs a été copié par un artiste, sur l'original déposé en Saintonge. M. de Bonnechose, qui l'a publié le premier, le regarde comme excellent.

O. Benjamin Sulte

LE PRIX COURANT

Bons souhaits de réussite au nouveau journal commercial *Le Prix Courant*, dont nous venons de recevoir le premier numéro. Ses rédacteurs: MM. Jean Monier et Jules Helbronner, sont déjà connus; tous deux ont fait leur trou dans le journalisme et ont acquis une réputation de bons écrivains et de travailleurs.

Bonne réputation est mère de succès en pareille matière, et nous ne doutons pas que leurs efforts ne soient couronnés de beaucoup d'abonnés.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il y a toujours dans une société quelqu'un ou quelque chose qui gêne quelque chose ou quelqu'un. Danton gênait Robespierre.—F. PASSY.

Si rapides que se fassent les chemins de fer, il y aura toujours une rapidité plus grande, celle de la vie.—G.-M. VALTOUR.

On acquiert les richesses avec peine, on les conserve avec crainte, on les perd avec douleur.—SAINT BERNARD.

Les lois sont comme la statue de ces divinités qu'on voilait en certaines occasions.—NAPOLÉON I^{er}.

SONNET

A "ANGÉLINA"!

Le rire ne va pas à l'âme qui se brise
Sous les multiples coups d'un désespoir sans fin,
Et le rire est un masque à cette heure de crise,
Où le cœur agonise et se révolte en vain!

L'oiseau cesse ses chants et moins forte est la brise
Quand le soleil se meurt là-bas dans le lointain,
Ainsi le cœur se fait et toute âme se grise
Quand le philtre enivrant de la douleur l'atteint.

Pourtant il est une heure à mille autre semblable
Où le cœur débordant d'une ivresse insondable
On demande à la vie, au bonheur ses appâts.

Pour moi cette heure-là n'est pas encore sonnée,
Et ma route jamais ne sera jalonnée
Des roses qu'on envie aux heureux d'ici-bas.

Ch. A. Gauthier

Isle-Verte, août 1887.

TOURNOI D'ECHECS INTERNATIONAL DE FRANCFORT (ALLEMAGNE)



LE CAPT. MACKENZIE, VAINQUEUR DU TOURNOI

Le vainqueur de ce grand tournoi est le capitaine Mackenzie, des Etats-Unis d'Amérique. Il arrive bon premier avec 15 points, ayant perdu contre Englisch, Fritz, Dr Noa, et fait partie remise contre de Bardeleben, Dr Berger, Max Weiss et Zukertort. Toutes les autres parties il les a gagnées. Mackenzie méritait le grand honneur de cette victoire; jusqu'à présent il s'était distingué dans chaque tournoi, mais sans pouvoir être mieux placé que quatrième, cinquième ou sixième, et cependant son jeu correct et expérimenté a les côtés brillants qui séduisent le public et qui dénotent l'aptitude. De plus, Mackenzie est sympathique autant qu'on peut l'être au milieu de rivaux et dans une carrière où l'amour de la célébrité a dérangé mainte cervelle.

Deuxième et troisième, *ex aequo*, Blackburne et Max Weiss. L'un, Anglais, vieux lutteur, lauréat dans tous les concours, premier prix du Tournoi de Berlin, en 1881, joue admirablement, à l'aveugle, huit et dix parties simultanées. L'autre, un Viennois, est considéré comme le plus fort joueur de l'empire austro-hongrois; il est jeune encore. La marque de ces deux excellents joueurs 13 1/2. Quatrième, de Bardeleben, 13 points. Cinquième et sixième, *ex aequo*, Dr Tarrasch et prof. Berger. Ensuite Englisch, Paulsen et Schallop.

Notre ami Zukertort a été au-dessous de lui-même; il n'a que 8 1/2 points. Nous ne pouvons attribuer qu'à un état maladif une disgrâce aussi complète. Zukertort se relèvera.

Au banquet d'adieu un défi a été lancé par les Allemands aux joueurs anglais. Il a été convenu qu'on essaierait de renouveler le combat des Trente sur un territoire neutre, Belgique ou Hollande.



Mlle KITTIE ROSS, FILLE D'UN DES CHEFS DE LA TRIBU DES CHEROKEE

CROW FOOT, FILS DE SITTING BULL

UN CONTRASTE INSTRUCTIF. — L'INDIEN CIVILISÉ ET L'INDIEN À L'ÉTAT SAUVAGE



1. LE VAPEUR À 11 HEURES A. M., LE 11 AOÛT. 2. L'ÉPAVE
INCENDIE DU VAPEUR *CITY OF MONTREAL* SUR L'OcéAN ATLANTIQUE

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

VII

Premières découvertes et premiers établissements à la Baie d'Hudson

(Suite)

Expédition du chevalier de Troyes. — L'armée. — Relation de M. de Catalogne. — Le fort Monsonis. — French-Creek. — L'attaque. — Marche sur le fort Rupert. — Un vaisseau capturé par deux canots. — La prise du fort. — Le général Brigner. — Le retour. — Le retour à Monsonis. — Le fort Quinet chouam. — Préparatifs du siège. — Le bombardement. — La capitulation. — Le butin. — Le retour à Montréal. — Une réflexion originale. — Trois raisons de s'arrêter. — Un théâtre d'exploits. — Le Jean Bart du Canada. — Le combat des Horaces. — Les traités de Ryswick et d'Utrecht. — Petit poisson deviendra gros.

En 1672, le R. P. Albanel, M. de Saint-Simon et le sieur Couture, après avoir traversé le lac Mistassini et descendu la rivière Rupert, arrivèrent sur les bords de la baie le 28 juin ; ils enterrèrent au

pied d'un gros arbre une plaque de cuivre, sur laquelle étaient gravées les armes du grand roi, et ils proclamèrent solennellement, au milieu des landes désertes et silencieuses, que ces pays appartenaient à la France. L'Angleterre, à tort ou à raison, n'eut pas tout à fait le même avis. Dès 1678, elle avait sur la baie James, outre celui de Rupert, deux autres ports, ceux de Monsonis et d'Albany.

**

En 1681, Chouart, Des Groseilliers et Radisson rentrés au service de la France après avoir organisé une

Société de commerce, sous le nom de "Compagnie du Nord," vinrent fonder, à l'embouchure de la rivière Sainte-Thérèse (aujourd'hui Haye), le fort Bourbon. Ils avaient osé s'emparer des forts anglais, comme les on avait chargés Colbert. De retour à Québec, ils se querellèrent avec leurs associés, passèrent de nouveau en Europe, trahirent de nouveau leur patrie et livrèrent aux Anglais le fort Bourbon, dans lequel il y avait pour quatre cent mille francs de fourrures.

En 1685, eut lieu à la Baie d'Hudson, la première de ces expéditions militaires, hardies, incroyables, où s'illustrèrent d'Iberville et ses Canadiens. M. de Comporté, au nom de la compagnie canadienne, porta au pied du trône des plaintes contre les Anglais ; la Cour de France adressa des remontrances au Cabinet de Londres, qui promit de faire rendre le fort à ses fondateurs ; mais les troubles qui régnaient alors en Angleterre ne permirent point au monarque, aux prises avec ses sujets, de remplir sa promesse, et la compagnie française, avec la permission des autorités, prit sur elle de se faire justice.

L'expédition devait se faire par terre. Il fallait, pour réussir, des hommes accoutumés à de longues marches, habiles à conduire les canots, capables d'endurer les froids les plus piquants,

habitués à faire la petite guerre. La compagnie obtint du gouverneur, M. Denonville, un corps de 70 Canadiens, et elle leur donna pour chefs quatre de leurs compatriotes, officiers braves, également brisés aux voyages de terre et de mer : c'étaient le sieur Lenoir, et les trois frères Lennynne, les sieurs de Sainte-Hélène, d'Iberville et de Maricourt. On leur adjoignit trente soldats, commandés par MM. Duchesnil et Catalogne. Cette petite armée avait pour chef le chevalier de Troyes, et pour aumônier le R. P. Sylvie ; ce jésuite illustre devait se rendre utile, non seulement aux Français, mais encore aux Kibistions et autres sauvages de la Baie.

A la fin de mars, ce parti d'hommes alertes et vigoureux quitta Montréal pour remonter, sur les neiges et les glaces, la rivière des Outaouais jusqu'à Mattawan : ils allaient à la raquette et traînaient leurs vivres et leur bagage sur des *tobagnes*. En cet endroit, ils bâtirent des canots d'écorce, en attendant la débâcle ; et, à la première navigation, avec des fatigues incroyables, ils s'enfoncèrent dans des pays jusqu'alors inconnus, franchirent une multitude de rivières, de lacs, de forêts et de précipices, suivant la même route que nous venons de parcourir. M. d'Iberville faillit périr en traversant une rivière ; son

emplacement duquel j'ai l'honneur de vous écrire en ce moment, était de figure carrée, flanquée de quatre bastions et portait quatorze pièces d'artillerie ; il était situé, dans une île, à trente pas du rivage, sur une petite éminence. Au milieu s'élevait un blockhaus de vingt pieds de hauteur, ayant le de-sus fait en pont de navire avec un corps de garde, percé d'embrasures, munies de quatre petits canons de deux livres.

Un sauvage informa les Canadiens de la situation du fort ennemi, et ils partirent, pour aller le surprendre, le 18 au soir ; mais ils n'avaient pas compté avec les nuits claires de ce climat septentrional : le temps était fort serein, et le crépuscule n'avait pas encore disparu à l'occident qu'à l'orient l'aurore dorait déjà l'azur du firmament. Après avoir laissé deux vedettes dans l'île, ils se retirèrent pendant tout le jour dans une crique, qui porte encore aujourd'hui le nom de French-Creek.

Ils revinrent à la nuit tombante. Les sieurs de Sainte-Hélène et d'Iberville allèrent à la découverte de si près, qu'ils sondèrent les canons et constatèrent qu'ils n'étaient pas chargés. On décida d'attaquer de tous côtés à la fois. Le sieur de Catalogne avec les soldats français, la hache à la main, devait ouvrir une brèche dans la palissade ; le chevalier de Troyes et le sieur de Maricourt, conduisant un parti de Canadiens, battraient du bélier la porte principale ; les sieurs de Sainte-Hélène et d'Iberville monteraient à l'escalade. En deux coups, le bélier défonça la porte et le chevalier de Troyes se jeta dans la place, fit faire feu dans toutes les embrasures et les meurtrières du blockhaus. Les Anglais, la plupart encore à demi vêtus, tant on avait promptement conduit l'affaire, implorèrent quartier et on leur accorda. Le fort fut remis aux Français ! L'action avait duré environ de deux heures.



HAUT-CANADA. — Le pied des Quinze, sur la rivière Ottawa ; d'après un croquis de M. l'abbé Proulx

canot chavira dans un rapide, et deux de ses hommes se noyèrent. "Il fallait être Canadien, remarque à ce sujet M. de la Potherie, pour supporter les inconvénients d'une si longue traversée."

Un des officiers français, M. de Catalogne, nous a laissé une relation détaillée de cette expédition aventureuse.

Voici en quels termes il parle de leur voyage, du lac Témiscamingue à la baie James :

"De ce lac, nous primes à droite, montant une petite rivière où les portages sont fréquents." Il veut parler des Quinze. (Voir gravure.)

"De ces petits lacs (les lacs des Quinze, Barrière, Long et Obasatie), nous gagnâmes la hauteur des terres où se trouve un petit lac (il fallait dire trois lacs : les lacs des Vases, des Îles et Okotegami), qui se décharge dans le lac Abbitibi, à l'entrée duquel nous fîmes un fort de pieux et y laissâmes trois Canadiens, et ensuite nous traversâmes le lac qui se décharge par une rivière excessivement rapide (la rivière Abbitibi) à la Baie d'Hudson (dans la rivière Moosqui, elle se jette à la baie d'Hudson), où nous arrivâmes le 18 juin avec toutes les choses nécessaires pour prendre le fort."

Ce fort, disparu depuis longtemps, mais sur

**

Après quelques jours de repos, pendant lesquels nombre de sauvages vinrent pour traiter, la petite troupe partit pour aller prendre le fort Rupert, distant sur la droite d'environ une quarantaine de lieues ; un certain nombre de soldats montait un petit bâtiment qu'on avait trouvé en rade devant le fort Monsonis et qu'on avait réparé pour transporter deux petits canons ; le reste, en canot, côtoyait le rivage. Arrêtés par le vent sur une pointe, celle d'Anna Bay, je suppose, d'où l'on fait une traversée de six lieues pour éviter un contour de près de cent milles, ils aperçurent au large un vaisseau au milieu des glaces.

Le 27 juin, ils purent traverser cette baie, naviguant entre ces énormes glaçons et gardant à vue le vaisseau, qui alla mouiller devant le port, à une portée de fusil.

Le soir, quand on supposa que les Anglais s'étaient retirés dans les chambres du fort ou dans la cale du vaisseau, des éclaireurs canadiens allèrent à la découverte à travers les taillis épais des bois. A leur retour, sur le rapport qu'ils firent, d'Iberville s'offrit pour enlever le navire. Il partit avec deux canots, montés de sept braves chacun ; leurs armes gisaient au fond des frêles

embarcations, ils plongeaient leurs avirons à l'eau sans bruit, les commandements se donnaient tout bas.

Le reste du détachement, le fusil chargé et le canon pointé du côté des Anglais, se préparait à faire feu, en cas de résistance. Les Canadiens se précipitèrent dans les cabines. Le capitaine d'un navire, qui avait fait naufrage sur ces côtes l'automne précédent, réveillé en sursaut, saisit d'Iberville au collet; mais le Canadien était d'une force et d'une prestance peu communes, il lui asséna un coup de sabre sur la tête et l'étendit raide mort. Dans ce premier moment de résistance, un matelot fut aussi tué. Les autres se rendirent à discrétion, et au nombre des prisonniers se trouva le gouverneur-général de la Baie d'Hudson.

Aussitôt, le signal de l'attaque fut donné contre le fort, on y courut, la porte fut enfoncée à coups de bélier. Restait le bâtiment intérieur. "S'il y avait eu dix bons hommes, dit le sieur de Catalogne, ils nous auraient battus, parce que, comme je l'ai dit, leurs maisons sont de pierres sur pierres. A celle-ci, il y avait quatre guérites pendantes et un degré en rampe pour monter de plainpied, par conséquent, le bélier était inutile." La mousqueterie canadienne ne cessait de tirer aux embrasures et aux fenêtres, les deux canons étaient braqués contre la porte; et les assiégés, surpris, atterrés, démoralisés, ne faisaient aucun mouvement. Une échelle conduisait sur le haut de la maison. Un soldat et un canadien y montèrent et, par un trou qu'ils pratiquèrent dans la couverture, ils lancèrent des grenades dans une grande salle sur laquelle donnaient toutes les chambres. L'effet fut épouvantable. Une dame, plus résolue que les hommes, croyant que le feu était à la maison, se hasarda à essayer d'ouvrir la porte. A la lueur d'un éclat de grenade, le commandant l'aperçut et lui cria :

—Retirez-vous dans votre chambre, je vais faire moi-même cette besogne.

En effet, passant à la course devant la fenêtre où les balles ne cessaient d'entrer, il vint ouvrir. D'Iberville, toujours le premier au danger, se précipita dans la redoute, accompagné de Catalogne et de plusieurs autres. D'un bond ils montent dans la grande salle, ils ne trouvent personne. Une voix plaintive partait d'un cabinet voisin, les Canadiens entrent; avec leurs costumes de voyage, dans l'excitation de la bataille, à la lueur de la simple chandelle qui les éclaire, ils ont l'air de vrais bandits; un cri déchirant les salue: c'est la dame anglaise qui git sur le plancher, toute ensanglantée par l'effet d'un éclat de bombe. Elle demande, à grand cris le docteur.

—Le docteur, le docteur! répète par toute la maison le sieur de Catalogne.

Le docteur se présente et demande quartier, Catalogne le conduit à la chambre de la dame, et il la rassure en lui disant qu'il allait mettre à sa porte une sentinelle. Les Français lui parurent un peu moins terribles, et elle remercia le jeune capitaine avec reconnaissance. Cependant, le fort et toute sa garnison se trouvaient aux mains du chevalier de Troyes. "La scène étant finie, dit M. de Catalogne, et le jour étant venu, chacun courut à la pitance."

On amena à terre le général Brigueur, dont l'orgueil froissé ne pouvait supporter l'idée d'avoir été pris comme une souris dans une souricière. On le turlupina un peu, il y avait de quoi: un bâtiment de mer fait prisonnier par deux canots d'écorces!

—Rendez-moi, disait-il, mon vaisseau avec mes quatorze hommes, et je défie tout ce qu'il y a ici de Français.

—Vous feriez mieux, lui dit-on, de radouber le brick, qui a été abandonné dans le port, afin de passer avec votre monde en Angleterre.

Des ouvriers anglais se mirent de suite à ce travail.

.

Les Canadiens se reposèrent quatre jours à Rupert. Ils firent sauter la redoute et abattirent la palissade. D'Iberville amarina sa prise et fit voile à son bord pour le fort Monsonis. Les canots, sur la grande traversée, furent surpris par une brume si épaisse qu'ils ne pouvaient se voir à cent pieds de distance; ils ne purent continuer

leur route ensemble. Ils arrivèrent, les uns après quatre jours, les autres seulement après sept jours.

Le chevalier de Troyes se mit ensuite à la recherche du fort Quitquetouan, aujourd'hui Albany, dont il ignorait la situation; on savait seulement qu'il était du côté occidental de la Baie. Les Anglais l'appelaient aussi le fort Albany, et les Français le fort Sainte-Anne; il était distant de quarante lieues de Monsonis. L'armée partit en canot; après une traversée difficile de quatre jours, à travers les glaces, le long d'une côte très basse, où les battures courent deux ou trois lieues au large, on découvrit le fort. Placé dans un pays marécageux, un quart de lieue en amont d'une petite rivière qui ne porte que des bateaux plats, derrière une île il était défendu par quatre bastions, sur lesquels il n'y avait pas moins de quarante-trois pièces de canon à batterie. C'était le principal comptoir des Anglais dans la baie.

Les Français assirent leur camp dans l'île. Ils déblayèrent un terrain pour y établir une batterie de huit canons, lorsque le vaisseau serait arrivé; ils furent surpris de trouver, à une certaine profondeur, le sol encore gelé. Les Anglais, qui voyaient faire ces préparatifs de siège, ne faisaient aucun mouvement pour s'y opposer. M. de Troyes envoya un tambour avec un interprète sommer le gouverneur d'avoir à rendre le sieur Péré, qu'il avait fait prisonnier l'année précédente; si non il prendrait la place d'assaut. Le Gouverneur répondit: "J'ai envoyé le sieur Péré en France par l'Angleterre; et vous, vous avez tard de m'insulter, il n'y a point de guerre entre nos deux couronnes."

La chose en resta là, en attendant les canons. Les vents retenaient toujours le vaisseau au large, les vivres allaient manquer, il n'y avait pas de chasse en cet endroit; que faire? On tint conseil. Il fut résolu de prendre le fort d'un coup de main, par escalade. On commençait à construire des échelles, lorsque, par bonheur, le vaisseau entra au port. Vite on déchargea les canons; le lendemain, on les met en batterie, et dès le soir on ouvre le feu auquel répondent les assiégés.

Le 27, jour de la Sainte-Anne, on recommença la canonnade, et l'on démonta plusieurs pièces ennemies. A la fin, le canon français ne tonna plus que de loin en loin, la provision des boulets diminuait beaucoup. On résolut d'en fondre avec du plomb; "mais, remarque M. de Catalogne, il fallait observer la proportion du poids et du calibre; pour cet effet, on fixa un moule dans le centre duquel on mettait de petits boulets de bois soutenus par le milieu par de petites chevilles, ce qui nous réussit." Vers midi, comme on laissait rafraîchir la batterie, les assiégés envoyèrent un canot, portant à son bord le ministre protestant chargé de sonder les intentions du commandant.

—Je veux absolument, dit M. de Troyes, que la place me soit rendue.

—Dans ce cas, répond le ministre, veuillez conférer avec notre gouverneur, et faites, pour le rencontrer sur la rivière, la moitié du chemin en canot." M. de Troyes consentit à la proposition. Le sort de Quitquetouan fut décidé sur les eaux de la rivière Albany, comme autrefois fut pesé, entre Louis XIV et Philippe IV, l'équilibre des influences françaises et espagnoles, dans l'île des Faisans, sur les eaux de la Bidassoa.

Les articles de la capitulation signés, M. d'Iberville alla prendre possession du fort, et les Anglais en sortirent, le gouverneur, sa femme, son fils, le ministre, la servante, enfin tous les hommes. Le gouverneur, avec sa suite, fut transporté à Charleston, les autres à Monsonis. Puis tous les prisonniers, faits dans les trois ports de la Baie, furent embarqués sur le brick trouvé dans la rivière Rupert, et renvoyés en Angleterre. Les Français se virent dédommagés de leurs travaux par un butin considérable, l'ennemi avait entassé dans le fort Sainte-Anne environ cinquante mille écus de pelletteries. Il ne resta plus aux Anglais dans la baie que le fort Bourbon, devenu plus tard le fort Nelson.

.

Le 10 août, après avoir mis bon ordre dans les forts et les avoir laissés sous le commandement

de d'Iberville, le chevalier de Troyes repartait pour Montréal. Pour toutes provisions de bouche, il n'avait que de l'orge germée, avec laquelle les Anglais faisaient de la bière. Afin de donner à ses soldats la chance de vivre de chasse, il les fit avancer sans aucun ordre de marche, par petites bandes séparées. Les premiers arrivaient en octobre, les derniers en novembre: la campagne avait duré huit mois. La conduite de M. de Troyes pendant cette expédition lui mérita, auprès de la Cour, de grands éloges.

Garneau, à l'occasion de ce coup de main hardi, fait une réflexion singulière, originale. "Lorsque, dit-il, la nouvelle de ces pertes arriva à Londres, le peuple cria contre le roi, auquel il attribuait tous les malheurs de la nation. Le monarque qui a perdu la confiance de ses sujets est bien à plaindre Jacques II, déjà si impopulaire, le devint encore plus par un événement que personne n'avait pu prévoir; et l'expédition d'une poignée de Canadiens contre quelques postes de traite à l'extrémité du monde, ébranla sur son trône un roi de la Grande-Bretagne!"

.

Je m'arrête ici, et cela, pour trois raisons: d'abord la nuit s'avance, et bientôt l'aurore fera pâlir les étoiles, et *rediens fugat astra Phœbus*.

Ensuite je n'en finis pas, si j'entreprendais de rappeler toutes les luttes héroïques de nos annales militaires, toutes les courses aventureuses de nos hardis découvreurs, tous les dévouements apostoliques de nos preux missionnaires, dont cette contrée a été le témoin solitaire, étonné et discret.

Qu'il me suffise de dire que, de cette époque jusqu'au traité de Ryswick en 1698, la Baie ne cessa d'être le théâtre de guerres sanglantes; plus d'un héros s'y illustra par des coups d'éclat légendaires; les marines anglaise et française en firent le rendez-vous de leurs nombreux duels; et les forts du littoral furent tour à tour pris et repris, à tel point que d'Iberville écrivant un jour au roi, lui disait: "Sire, je suis las de conquérir la Baie d'Hudson."

D'Iberville, le Jean Bart du Canada, s'est acquis dans ces parages une gloire dont le caractère participe à la nature mystérieuse des régions et des aurores boréales. Pendant dix ans, son vaisseau, toujours victorieux, a parcouru en tous sens ces mers sombres qu'éclairait un soleil avare de ses rayons, ces flots, lourds et couverts, une grande partie de l'année, de glaces dont les masses immenses ressemblent à des montagnes; il a longé ces côtes désertes et arides qui semblent augmenter l'horreur des naufrages et où règne un silence qui n'est interrompu que par les gémissements de la tempête. Plus tard, comme dit notre historien national, il descendra vers des climats plus doux; et ce marin qui a fait son apprentissage au milieu des glaces polaires, ira finir sa carrière sur les flots tièdes et limpides des Antilles, au milieu des côtes embaumées de la Louisiane; il fondera un empire sur des rivages où l'hiver et ses frimas sont inconnus, où la verdure et les fleurs sont presque éternelles.

Il a commis des hardiesses et des audaces que l'on croirait plutôt tirées des récits fabuleux des *Mille et une nuits*, que des pages véridiques de l'histoire. Après celles que j'ai déjà rapportées, je n'en ajouterai qu'une.

.

En 1697, trois vaisseaux anglais, le *Hampshire*, et *Dehring* et *Hudson Bay*, le surprisent, alors qu'il n'avait avec lui qu'un seul vaisseau. Quel parti prendre? La fuite était impossible, il fallait se battre ou se rendre. On vit se renouveler sur mer le désespoir, le combat et la victoire du jeune Horace. Sans plus hésiter, il lâche ses voiles au vent et fonce sur ses adversaires. Après trois heures et demie de lutte acharnée et de manœuvres habiles, d'Iberville redouble son feu, pointe ses canons si juste et tire une bordée si à propos, qu'enfin le *Hampshire*, ouvert de toutes parts, fait au plus sa longueur de chemin, et sombre. Tout périt, d'Iberville court droit à l'*Hudson Bay* qui amène aussitôt son pavillon. Le *Dehring* prit chasse et se déroba, par la force de ses voiles, au

redoutable vainqueur. Cette belle victoire donna aux Français la Baie d'Hudson, dont la possession tranquille leur fut assurée par une des clauses du traité de Ryswick. Le traité d'Utrecht, en 1713, la fit passer pour toujours aux mains du Léopard britannique.

Ce serait une œuvre utile, patriotique et nationale, que de faire connaître au public du Canada, dans tous ses détails, dans toute sa chevalerie et toute sa gloire, la vie du Canadien Pierre Lemoine, seigneur d'Iberville. Je souhaite qu'une plume plus habile que la mienne entreprenne cette noble tâche; si non, il pourrait bien me prendre envie, un jour, de me lancer dans cette nouvelle aventure. C'est une idée comme une autre, laissons faire.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie!

(A suivre)

NOS GRAVURES

M. KATKOFF

C'est un grand ami de la France qui vient de mourir en Russie, à soixante-sept ans, journaliste russe célèbre dans le monde entier.

M. Katkoff est mort à sa propriété de Zhamenski, près de Moscou, après une longue agonie à laquelle assistaient ses onze enfants et le docteur Potain, de Paris, venu trop tard pour saluer le grand patriote russe. Michel Niniorovitch Katkoff était né à Moscou en 1818. Il y fit ses études, qu'il compléta en Allemagne, puis devint professeur de philosophie à cette même Université de Moscou qui avait commencé à l'instruire.

En 1856, M. Katkoff fonda une revue mensuelle, le *Message russe* dont Yvan Tourguenief fut un des principaux collaborateurs; il conserva jusqu'à sa mort la direction de ce recueil. C'est en 1861 qu'il fonda la *Gazette de Moscou*, à laquelle il a principalement dû sa notoriété et son influence. Il y mena jusqu'au bout une campagne acharnée contre tous ceux qu'il considérait comme les ennemis de la Russie, contre les Polonais d'abord, plus tard contre les Allemands. Il déployait dans ses attaques contre les personnes ou les choses une âpreté de haut goût qui en a fait un modèle de pamphlétaire.

Il fonda, en 1866, à Moscou, avec privilège du tzar, le lycée auquel on donne généralement son nom. C'était un ami personnel de l'empereur actuel avec qui il était lié dès la jeunesse de ce prince. Aussi Alexandre III a-t-il été très affecté de cette mort, et a-t-il adressé aussitôt un télégramme de condoléance à M^{me} Katkoff.

La presse française et de nombreux personnages en vue ont rempli le même devoir. Un grand nombre de notabilités politiques, littéraires et artistiques sont allées s'inscrire rue de Grenelle, à l'ambassade russe.

La France ne pouvait, en effet, laisser disparaître un homme tel que Katkoff, qui l'entourait depuis longtemps d'une grande sympathie, sans lui adresser un souvenir d'affection et de regret. Il nous reste à exprimer l'espoir de voir les relations entre les deux nations devenir de jour en jour plus cordiales, plus étroites et plus affectueuses.

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DU BRÉSIL

Pour la troisième fois, Don Pedro II a quitté le pays ou il règne depuis l'âge de cinq ans, pour se rendre en Europe.

A vrai dire, ce n'est point un voyage d'agrément qu'a entrepris ce prince, mais bien un voyage de santé, à la suite d'une maladie qui mit ses jours en danger au commencement de cette année.

Toujours grand et fort, malgré ses soixante-deux ans, de belle prestance, l'empereur porte entière une longue barbe. Il a les yeux bleus, le regard profond, une physionomie franche et ouverte, mais empreinte d'une grande énergie. C'est bien là l'homme qui n'eut pas crainte de gouverner effectivement dès l'âge de quinze ans! C'est bien là aussi le type du penseur et de l'érudit, de l'homme qui est un polylotte distingué, très versé dans les sciences, membre de la plupart des Académies du monde et de l'Institut de France.

Don Pedro II a épousé, le 30 mai 1842, Thérèse-Christine-Marie fille de feu François I, roi des Deux-Siciles. Se tenant soigneusement à l'écart des affaires, l'impératrice s'est appliquée à être le modèle des vertus familiales et s'est renfermée dans le domaine de la charité; donnant sans compter, donnant toujours quoique la liste civile de l'empereur ne soit que de deux millions. Aussi n'est point nécessaire de faire remarquer que l'expression dominante de la physionomie de l'impératrice c'est la bonté.

L'INCENDIE DU "CITY OF MONTREAL"

Le steamer *City of Montreal*, de la ligne Inman, parti le 6 août, pour Liverpool, a été détruit par un incendie, le 11, en pleine mer, à 400 milles environ de Terre-Neuve.

Voici ce que l'on connaît des détails de l'accident: Quelque temps après que les passagers se fussent retirés dans leurs cabines, dans la nuit du 10 au 11, le vaisseau étant alors au 43e degré de l'attitude nord, ils furent réveillés par des cris: "Au feu! au feu!" Il y eut un peu de confusion mais pas de panique; les passagers passèrent leurs vêtements et se rendirent sur le pont. Déjà le feu avait fait de grands ravages et il était presque impossible de respirer à cause de la fumée. Le feu avait pris naissance dans des balles de coton placées dans la cale, à l'avant du navire.

L'on dirigea neufs jets d'eau sur le coton enflammé et l'on mit le cap sur Terre-Neuve qui se trouvait alors à une distance de 400 milles. Le feu se propagea avec une rapidité effrayante; bientôt les flammes parurent au-dessus du pont. A ce moment, il y eut une panique épouvantable. Les chaloupes furent mises à la mer et les passagers s'y jetèrent pêle-mêle. Ces chaloupes se dispersèrent bientôt, et l'une d'elles n'a pas été revue depuis. Il y avait à bord deux domestiques, deux matelots et sept passagers; l'embarcation n'avait pas encore son nombre d'hommes, mais ceux qui l'occupaient voulurent pas en admettre d'autres; on considère leur mort comme la juste punition de leur lâcheté.

Quelque temps après, l'on signala une barque et un vapeur qui voyant les flammes du *City of Montreal* qui

s'élevaient à cent pieds dans les airs, venaient porter secours aux naufragés. Le vapeur était le *York City*; il recueillit tous les passagers, moins ceux qui se trouvaient dans la chaloupe perdue. Les gens du *City of Montreal* ont été traités avec tous les égards possibles; ils ne peuvent faire assez d'éloges du capitaine et de l'équipage du *York City*.

Il y avait à bord 261 personnes dont 125 hommes d'équipage.

LA CANADIENNE
Compagnie d'Assurance sur la Vie



Capital social \$200,000
Dépôt au gouvernement 25,000
BUREAU: 13 COLE ST-LAMBERT
Bons agents demandés. Montréal.

SALON DE MODES

1618, rue Sainte-Catherine,
Montréal

Melle Champagne vient de partir pour New-York, où elle portera ce qu'il y a de plus nouveau en fait de modes d'automne, afin de donner comme par le passé pleine satisfaction à sa nombreuse clientèle.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, au envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., New-York.

30 DAYS TRIAL

DR. DYER'S VOLTAIC BELT

(BEFORE — AND — AFTER)

Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.

TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,

WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The grandest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address

VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

HANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal illustré, publiant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats-Unis.

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Montarde Française, Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10
BATTISES DES SOEURS) MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

- Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 - Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
 - Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
 - Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
 - Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
 - Savon No 6—Pour la teigne.
 - Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
 - Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
 - Savon No 9—Contre les rhumatismes.
 - Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
 - Savon No 11—Désinfectant.
 - Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.
 - Savon No 13—Pour les crevasses.
 - Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 - Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
 - Savon No 16—Contre les moustiques, maringonins, mouches noires, etc.
 - Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
 - Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 20, Montréal.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 294.—CHARADE

Au bord d'un clair ruisseau si mon Tout vous
[arrête,
Amusez-vous à cueillir mon Dernier
Sans donner contre mon Premier,
Car vous vous casseriez la tête.

No 295.—ENIGME

Je suis chose désagréable,
Et la coquette à son miroir
Le regard plein de désespoir
Me trouve, hélas ! bien déplorable.

Mais combien je suis adorable
Sur un beau lac... Venez me voir,
Je pourrai peut-être émouvoir
Votre âme froide impénétrable.

Pourtant le fils respectueux,
Quand son cœur est affectueux
Doit m'aimer surtout chez grand'mère.

L'amant épris, dans un baiser
Ardent, peut m'idéaliser !...
Oh ! n'est-ce pas une chimère ?

No 276—MOTS CARRÉS

Pour mon Premier je puis vous dire
Mois.
Mon Deux je l'aime avec délire,
Vois !
Qui peut te valoir toi que j'aime ?
Trois.
Toujours plein de mon Quatrième
Sois.

SOLUTIONS :

No 292.—Le mot est : Parole.
No 293.—Le nom du monument est : Palais
Royal.

ONT DEVINÉ :

Adhémar Delorme, St Henri ; Elzéar Ala-
rie, Ottawa ; Jos. Donaldson, Alphonse Mo-
rencey, Québec ; Mlle Eva Blouin, Mlle E.
Saint-Germain, Arthur, Albert Blouin, N.
Dumas, Montréal ; Edouard de S. LaFer-
rière, Lévis.

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE
DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de
maladie de cœur, indigestion, érysipelle, fai-
blesse, maux de tête, etc. J'employai en vain
tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon
et suis complètement guérie.

Votre etc,
Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant
son dépôt Central au No 51, Carré Victoria.
Tel 1432.

Nouvelle Source d'eau Minérale
A ST-LEON

Cette nouvelle source est la propriété de M.
Antoine Chrétien, fabricant du grand remède
"Le sauveur du peuple."

Cette eau est recommandée par tous les mé-
decins en général et principalement par M. le
Dr Crevier, qui en a fait l'analyse chimique.
Voir l'annonce dans la *Minerve*, le *Monde*
et le *Colonisateur Canadien*.

Bureau central à l'Industrie Laitière, chez

J. A GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL.

Toutes commandes du gros et du détail pour
le Canada et les Etats-Unis seront reçues et
expédiées sous le plus court délai.

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de per-
sonnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la
célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Le-
febvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où
l'on pourra toujours s'en procurer au verre,
par une pompe automatique et hydraulique,
au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

GRANDE REDUCTION

— POUR —

L'Ouverture des Classes

Toutes nos marchandises pour habillements d'enfants ainsi que 400
paires de couvertes et toutes garnitures de lits seront sacrifiées

La balance de toutes nos marchandises d'été est vendue sans réserve

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

20464

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

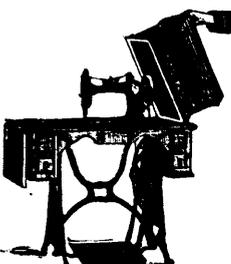
HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTRÉAL

AUX MODISTES



Chaque modiste
achetant la Reine
des machines à
coudre, directe de

L'agence Leyer

1595, rue Sainte-
Catherine, aura
droit comme prime
à \$3 de patrons de
modes de la plus
haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange
et on vend à des conditions libérales.

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres

LA PLUS GRANDE AU CANADA BUREAU
CENTRAL : TORONTO, ONT.

Succursale : 242, rue St-Jacques, Montréal

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre
notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe. Les agents ga-
gnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses s.
Envoyez votre portrait avec votre demande
d'emploi à STONE & WELLINGTON,
Montréal.

J. W. BEALL,
Gérant de la succursale.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

Le 21 Septembre prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTRÉAL

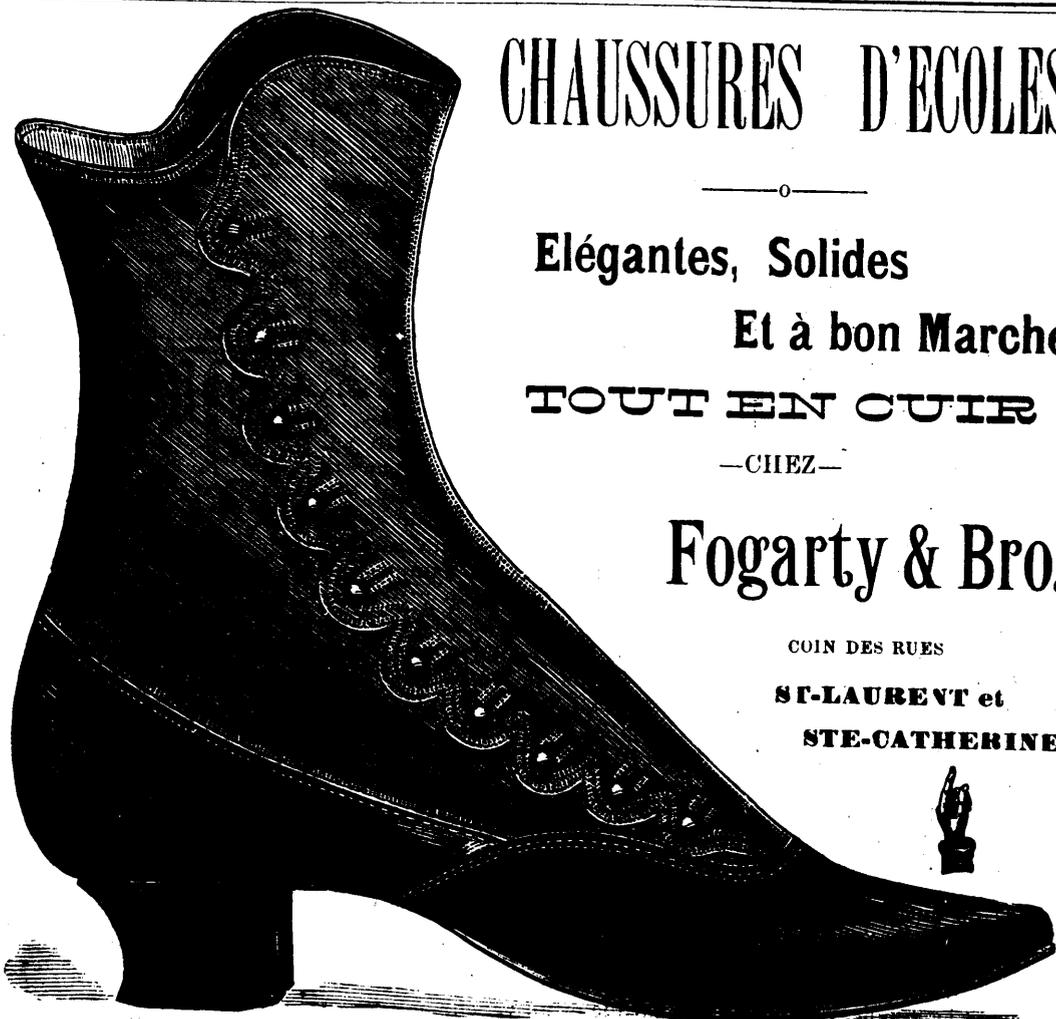
HENRY SMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un
tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon
ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

BOUTS DE PIERRE ne sont pas en cuir



BOUTS DE PIERRE ne sont pas en cuir \$1.00

CHAUSSURES D'ECOLES

Elégantes, Solides
Et à bon Marché

TOUT EN CUIR

—CHEZ—

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 17 septembre 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE — (Suite)

L'écoula.
Les coups se firent entendre de nouveau.
—C'est ici qu'on frappe... murmura-t-il en tremblant comme un fiévreux de la campagne de Rome. C'est ici qu'on vient...

On frappait plus fort.
En même temps des voix criaient :
—Ouvrez ! ouvrez donc ! !

Le sénateur, retrouvant un peu de présence d'esprit en face du péril imminent, prit dans sa poche le papier remis par Théfer, l'ouvrit, le plaça bien en vue, souffla la bougie et, sortant sans bruit de la bicoque dont il referma doucement la porte, se dirigea vers la muraille.

L'ex-inspecteur l'attendait sur le chaperon, et l'entendant venir lui dit très bas :

—Je suis là... Hâtez-vous.

Il se pencha vers lui pour l'aider à franchir le mur, puis, une fois de l'autre côté, l'entraîna.

Après avoir parcouru un espace de cinquante ou soixante pas, le duc fut contraint de s'arrêter pour reprendre haleine.

—Vous avez entendu?... demanda-t-il au policier.

—Oui.

—Qui donc pouvait venir chez lui à cette heure !

—Sans doute ses amis de la *Boule-Noire*, impatientes de son absence...

—C'est possible en effet...

—Dites que c'est certain.

Avez-vous les papiers ?

—Non...

—Comment ?...

—J'ai fouillé partout, je n'ai rien trouvé.

—Mais l'homme ?

—Il est mort.

—En êtes-vous certain ?

—Mon couteau est entré jusqu'au manche...

—Un ennemi de moins, et le plus dangereux... quant aux papiers, nous aviserons.

Les deux complices se remirent en marche, lentement cette fois, certains qu'ils n'avaient pas à craindre d'être poursuivis.

René Moulin, que nos lecteurs ont déjà deviné, frappait toujours.

—Peut-être n'est-il pas rentré, dit Etienne, et nous allons réveiller les voisins.

—C'est juste, répliqua le mécanicien, mais je crains un malheur...

—Quel parti prendre ?

—Je vais escalader la muraille et m'assurer si Jean-Jeudi est vivant ou mort...

Pierre Loriot intervint.

—J'ai une idée pour simplifier l'escalade... fit-il. Je vais coller mon berlingot contre le mur, vous grimpez sur l'impériale, vous sauterez de l'autre côté et vous nous ouvrirez.

L'idée était bonne et fut mise à exécution sur-le-champ.

Une demi-minute plus tard René Moulin se trouva dans la petite cour.

—Pas de lumière... murmura-t-il en regardant

la fenêtre, et cependant, c'est bien ici qu'il venait. Qu'est-ce que ça signifie ?

Il se dirigea vers la bicoque et poursuivit avec anxiété :

—La clef est dans la serrure... Mauvais signe.

Il ouvrit la porte et s'arrêta frissonnant sur le seuil.

Du fond des ténèbres montait vers lui une vapeur tiède, une odeur de sang.

A deux reprises il appela :

—Jean-Jeudi?... Jean-Jeudi ?...

Le voleur émérite ne pouvait ni l'entendre ni lui répondre.

—Sommes-nous donc arrivés trop tard ? poursuivit René en s'élançant vers la porte qui donnait sur cité Rébeval ; il fit jouer le pêne à tâtons, et ouvrit.

—Vite, monsieur Loriot, dit-il, prenez une des lanternes de votre fiacre et éclairez-nous... J'ai bien peur que nous ne trouvions un cadavre...

Le brave homme d'oncle obéit passivement et précéda son neveu et Etienne.

l'autre complice du crime de Neuilly, Frédéric Bérard...

—Je sais tout cela, mais silence... répliqua le jeune médecin, et vous, mon oncle, éclairez-moi ! Pierre Loriot avança sa lanterne, tandis que René allumait une bougie.

Etienne avait pris un scalpel dans sa trousse dont il ne se séparait jamais, et coupait la chemise de Jean-Jeudi.

Il examina la blessure d'où le sang continuait à ruisseler.

—Du linge, demanda-t-il.

Le mécanicien ouvrit un tiroir et apporta le premier morceau de toile qui lui tomba sous la main.

—Bien ! dit Etienne. Maintenant prenez l'oreiller de son lit et placez-le sous ses épaules afin de lui soulever la tête.

Ce fut fait aussitôt.

Le docteur lava la plaie, la recouvrit d'un tampon de charpie et la banda vigoureusement.

—Est-il frappé au cœur ? demanda René.

—Non, la lame du couteau a glissé sur les côtes... La blessure est profonde, mais n'est peut-être pas mortelle. Je suis certain que dans quelques instants cet homme ouvrira les yeux.

René s'agenouilla de l'autre côté du corps, guettant le retour à la vie.

Pierre Loriot, debout et sa lanterne à la main, éclairait ce tableau sinistre.

Au bout de quelques instants les trois hommes tressaillirent.

Jean-Jeudi venait de faire un léger mouvement.

—Vous voyez... murmura le docteur.

Les yeux de René ne quittaient pas le visage du bandit.

Ils observèrent d'abord une faible contraction des muscles de la face.

Les lèvres tremblèrent ; un frisson presque imperceptible agita les narines ; les paupières se soulevèrent.

Le moribond promena un regard étonné autour de la chambre, et ce regard rencontra celui de René Moulin.

Une expression de joie inouïe rayonna sur son visage que déjà semblaient envahir les ombres de la mort !

—C'est toi, René, mon camarade... balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, je n'espérais plus te revoir... J'ai mon compte, mais te voilà et je serai vengé... Ça me console...

Le mécanicien, passant son bras autour des épaules de Jean-Jeudi, le souleva et répondit :

—Tu seras vengé, je le jure, mais pour cela j'ai besoin de tout savoir... Il faut parler...

—Je parlerai...

XLVIII

René Moulin reprit :

—Tu connais ton meurtrier ?

Jean-Jeudi fit un effort.

—Oui... dit-il d'une voix éteinte.

—Et c'est ?...

—Le complice de mistress Dick Thorn... l'un des trois assassins du pont de Neuilly...

—Frédéric Bérard ?

—Oui...

—Mais le troisième?... le troisième assassin ? Tu l'as vu ?... Tu le connais aussi ?...

Le vieux bandit tremblait de tous ses membres. Ses dents claquaient. Ses prunelles roulaient dans leurs orbites agrandies.



Claudia franchit le seuil de la petite maison et le policier s'inclina profondément. — (Page 185, col 3).

On sait quel spectacle les attendait.

Une triple exclamation d'horreur et d'effroi s'échappa de leurs lèvres.

—Trop tard ! s'écria René Moulin avec désespoir. Nos terribles ennemis nous ont devancés ! Nous ne saurons rien...

Etienne s'était agenouillé près du corps inanimé de Jean-Jeudi.

—Peut-être... répondit-il.

—Ce malheureux est-il donc vivant encore ? demanda vivement René.

—Oui...

—Et il pourra parler ?

—Je le crois...

—Ah ! docteur, cher docteur, faites un miracle et prolongez sa vie ! Il nous faut les papiers volés par lui chez mistress Dick Thorn... Il nous faut son témoignage contre l'homme qu'il a reconnu,

soin de tout savoir... Il faut parler...

—Je parlerai...

—Je le connais... bégaya-t-il. Mais ne me regarde pas ainsi... tu me fais peur...

—Au moment où la mort est si près de toi, poursuit le mécanicien, il faut me dire la vérité... la vérité toute entière... Tu seras vengé je le répète... Frédéric Bérard et mistress Dick Thorn n'échapperont point à la justice des hommes... mais je veux savoir le nom du complice que soudoyaient les deux misérables...

Des lèvres pâles de Jean-Jeudi s'exhallèrent comme un souffle ces trois mots :

—C'était moi...

René maîtrisa, non sans peine, le sentiment d'inexprimable horreur qui s'emparait de lui.

—C'était toi... répéta-t-il d'un ton presque calme. Alors tu connaissais l'homme que tu as frappé?...

—Non...

—C'est impossible!...

—C'était vrai cependant... On ne m'avait rien dit... on m'avait mis le couteau dans la main, en me payant pour tuer l'homme d'abord et l'enfant ensuite.

Le mécanicien tressaillit.

—L'enfant? dit-il.

—Oui, le gosse que portait le vieux, le médecin de Bannoy...

—Et tu as tué l'enfant après l'homme?...

—Non... le cœur m'a manqué... il m'a fait pitié, le pauvre moucheron...

—J'allais le porter à l'hospice quand la mort-rat que m'avait entonnée l'Anglaise s'est mise à me travailler le bocal... Alors le feu dans le ventre, ne pouvant plus mettre un pied devant l'autre, me tordant comme un ver coupé, criant, hurlant, crevé aux trois quarts, j'ai déposé le gosse dans l'embrasure d'une porte aux Champs-Elysées...

Pierre Loriot suivait le récit du moribond avec une attention profonde.

—Sous une porte cochère... aux Champs-Elysées... répéta-t-il.

—Oui.

—Et ça se passait la nuit du 24 septembre 1837...

—Oui.

Le brave cocher frappa bruyamment ses deux mains l'une dans l'autre et reprit :

—Ah! tonnerre de tonnerre! il est malin, l'hasard! le moutard avait froid et braillait de toutes ses forces... Ça m'a donné l'éveil... C'est moi qui l'ai trouvé!...

—Vous, mon oncle? fit Etienne avec stupeur.

—Parfaitement.

—Et qu'en avez-vous fait?

—Je l'ai porté rue d'Enfer, à l'hospice des Enfants-Trouvés...

René interrompit ce dialogue.

—Je ne sais pas tout ce que j'ai besoin de savoir... dit-il, laissez-moi l'interroger encore...

—Dépêche-toi... murmura Jean-Jeudi, je sens que je m'en vais...

—Tu m'as raconté qu'après avoir reconnu Frédéric Bérard rue de Berlin, à la porte de mistress Dick Thorn, tu l'as suivi...

—Oui.

—Donne-moi son adresse...

—Rue du Pont-de-Fer-Saint-Marcel, n° 17... répéta-t-il, un homme déjà vieux, grand et sec...

—C'est bien ça...

—Je connais le particulier et je connais la cassine... Je l'y ai mené deux fois la nuit, et c'est celui que j'ai conduit aussi rue de l'Université dans cette maison où se trouve... vous savez bien ce que je veux dire...

—Ah! la lumière se fera!... dit René avec explosion; puis il continua, en s'adressant au blessé: Il faut m'apprendre maintenant où tu as mis les papiers qui se trouvaient dans le portefeuille pris par toi chez mistress Dick Thorn...

Jean-Jeudi attacha sur son interlocuteur des yeux hagards.

Il ne comprenait pas la question.

—Quels papiers? demanda-t-il. Des *faflots*?

—Non... des écrits importants... la preuve du crime sans doute...

—Il n'y avait que des billets de banque dans le portefeuille...

—Tu as mal cherché... où est-il?

—Dans la poche de ma pelure... sur le lit.

René fit de l'oreiller un point d'appui pour la

tête du vieux voleur et, cessant de le soutenir, se dirigea vers le lit.

Ici il fouilla le vêtement comme Georges de la Tour-Vaudieu l'avait fait avant lui.

—Rien! s'écria-t-il à son tour avec rage. Rien! On l'a tué pour voler ces papiers! Ah! les misérables.

Jean-Jeudi poussa un long soupir, terminé par une sorte de râle, et perdit connaissance.

—Dieu nous abandonne dans notre cause! poursuivit le mécanicien. Ces papiers, qui dans nos mains devaient être une arme, sont volés, et cet homme agonise! Docteur, cher docteur, songez qu'à sa vie est attaché le bonheur de Berthe! Il faut qu'il vive pour accuser, lui, témoin, complice et victime!... Il le faut! Faites donc un miracle, je vous le répète!... Sauvez-le!

—Je tâcherai, répondit simplement Etienne; aidez-nous à déshabiller ce malheureux et à l'étendre dans son lit.

On enleva les vêtements lacérés du vieux voleur et on le coucha.

—Maintenant, poursuivit le jeune médecin, je vais écrire une ordonnance... Certains médicaments me sont indispensables pour poser un appareil sur la blessure, le temps presse... Vous irez réveiller un pharmacien, n'est-ce pas?...

—Voilà une plume et un encrier...

—Soyez tranquille, répliqua René, je ne perdrai pas une minute.

En disant ce qui précède, le mécanicien aperçut le papier laissé sur la table par M. de la Tour-Vaudieu.

Il le prit, en parcourut des yeux le contenu et s'écria :

—Ces misérables sont bien forts! Ils avaient tout prévu! Grâce à cette déclaration préparée d'avance, on aurait mis la mort sur le compte d'un suicide... Mais comment ont-ils pu imiter l'écriture et la signature de Jean-Jeudi?... Voilà ce que je cherche vainement à comprendre...

Nos lecteurs possèdent le mot de l'énigme.

Ils savent que Théfer, très habile faussaire, avait dans les mains une lettre écrite à René Moulin par Jean-Jeudi et volée chez la concierge de la place Royale.

L'ordonnance fut bientôt prête.

Le mécanicien partit pour la faire exécuter.

Au bout d'une demi-heure il revint, apportant les médicaments demandés.

Pendant son absence le docteur avait sondé la plaie et préparé des bandes.

Il fit un pansement *secundum artem*.

Jean-Jeudi soupira, ouvrit les yeux, et se sentit soulagé notablement.

Etienne lui fit prendre alors une cuillerée de potion qui lui rendit des forces et raviva dans son âme une lueur d'espérance.

—Ah! sauvez-moi, monsieur le docteur... balbutia-t-il d'une voix fiévreuse et suppliante. Sauvez-moi, je vous en conjure!...

—Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour cela, répondit Etienne, car à votre salut sont attachés l'honneur d'un nom et le bonheur d'une jeune fille...

Jean-Jeudi répéta :

—L'honneur d'un nom?... le bonheur d'une jeune fille?

—Oui, dit René en s'avancant jusqu'au chevet du lit et en touchant du doigt l'épaule du blessé. A cause du crime commis au pont de Neuilly et dont tu étais l'instrument, un honnête homme a été accusé, condamné, guillotiné! La famille de cet homme, couverte du sang de son chef, a vécu depuis vingt années au milieu des larmes, des douleurs et des hontes. Il y a quelques semaines le fils du supplicié mourait, sans avoir pu réhabiliter la mémoire de son père, mais en léguant à sa mère cette tâche sainte... La mère est morte à son tour en transmettant à sa fille l'héritage sacré! Cette fille, tu la connais c'est Berthe!...

—Berthe!... s'écria Jean-Jeudi en joignant les mains.

—Oui, continua le mécanicien, Berthe, que des assassins, (toujours les mêmes!) ont voulu frapper à mort il y a quelques jours pour l'empêcher de les accuser, comme ils te frappaient cette nuit pour te réduire au silence! Berthe qui a cruellement souffert et pleuré longtemps... Berthe que tu aideras à réhabiliter la mémoire du martyr, si Dieu te laisse la vie!

De grosses larmes roulaient sur les joues caves de Jean-Jeudi.

Il étendit la main droite avec une sorte de solennité.

—Je jure, dit-il, d'accuser les misérables qui m'ont payé pour commettre le crime, et je m'accuserai en même temps... Qui donc pourrait douter de ma parole?...

—Au nom de Berthe, j'accepte votre serment et je compte sur vous... fit Etienne. Mais en ce moment, si vous voulez vivre, il faut vous taire. Silence donc, buvez ceci, et dormez...

Jean-Jeudi absorba une cuillerée de potion et sa tête retomba sur l'oreiller.

—Maintenant, mon oncle, reprit le jeune médecin, causons... Etes-vous certain de connaître ce Frédéric Bérard?

—Parbleu! Oui, j'en suis sûr, répliqua Pierre Loriot, si c'est l'individu que désigne ce garçon et qui demeure rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel... Je vous ai donné tout à l'heure son signalement, qui est conforme à ce qu'il paraît et à deux reprises différentes je l'ai conduit, la nuit, rue de l'Université.

XLIX

—Cet homme était-il seul? reprit le jeune médecin.

—Une fois seul, une autre fois avec un grand gaillard que j'ai chargé rue du Pont-Louis-Philippe.

—Savez-vous le nom de ce gaillard?

—Pas du tout, mais je reconnaitrais la maison.

—Bien... Nous nous occuperons de ces deux misérables qui sont, à n'en pouvoir douter, ceux que nous cherchons...

—Monsieur Loriot, dit René parlez-nous de cet enfant abandonné par Jean-Jeudi dans les Champs-Elysées et que vous avez trouvé.

—Ce que j'ai à vous raconter à son sujet ne sera pas long... Je m'étais mis en route boulevard du Temple, pour conduire un particulier à Courbevoie, mais je n'avais pas pu aller jusque-là. Il faisait un temps de chien... A cent mètres à peu près du pont de Neuilly, un de mes poulets d'Inde éreintés s'était abattu en brisant le timon de la voiture... C'est en revenant à Paris, clopin-clopan, cahin-caha, que j'ai entendu les geignements du moutard... Je suis descendu, j'ai ramassé le pauvre gosse. Je l'ai couché sur les coussins de mon fiacre, et fouette cocher... Un instant l'idée de l'élever m'a traversé la cervelle; mais j'avais déjà mon neveu Etienne et, pour un homme seul, deux c'était trop... Alors j'ai filé jusqu'à l'hospice où je l'ai mis dans la tour...

—Vous êtes-vous occupé de savoir si l'enfant avait vécu?...

Pierre Loriot secoua la tête.

—Mon oncle, dit Etienne, il faudra vous renseigner à ce sujet, car au point où en sont les choses, peut-être pourrions-nous retrouver ses parents...

—Bien... je m'informerai...

—A présent, qu'allons-nous faire? demanda René. Devons-nous avertir la police de l'attentat commis sur Jean-Jeudi.

—Non... répliqua vivement Etienne. Selon moi, la sécurité des auteurs du crime doit rester complète...—Laissons-leur la conviction que Jean-Jeudi est mort et qu'on croit à son suicide...

—Dans deux ou trois jours, quand le pauvre diable pourra subir un interrogatoire de longue haleine, j'irai trouver un ami qui se chargera d'agir au nom de Berthe Leroyer et formulera une demande en réhabilitation...—Cet ami vous le connaissez, René...—C'est à lui que nous devons l'asile où l'orpheline est en sûreté.

—Henry de la Tour-Vaudieu! s'écria le mécanicien.

—Lui-même...—Il s'est occupé déjà du procès de Paul Leroyer...—Il croit à l'innocence du condamné et ne désespère point d'en fournir la preuve...—Maintenant séparons-nous, pour nous retrouver demain...

—Mais,—fit observer Pierre Loriot,—le blessé ne peut rester seul...

—Je passerai près de lui le reste de la nuit... dit René.

—Et demain matin, reprit le docteur, je viendrai accompagné d'une garde qui ne le quittera pas...

En parlant ainsi il jetait un dernier coup d'œil à Jean-Jeudi.

—Il dort, ajouta-t-il, mais la fièvre ne tardera point à se déclarer...

—Observez tout, mon cher René, afin de me renseigner exactement...

—Soyez tranquille et comptez sur moi.

Après une échange de poignées de mains l'oncle et le neveu regagnèrent le fiacre numéro 13 laissant seul le mécanicien qui s'assit au chevet du lit et veilla consciencieusement.

Vers neuf heures du matin Etienne reparut.

Il amenait une femme d'un certain âge en qui il avait toute confiance.

Jean-Jeudi avait déliré jusqu'au point du jour. Maintenant il dormait d'un lourd sommeil.

—Rien d'alarmant ne se produit... dit Etienne, S'il ne survient aucune complication imprévue, je crois pouvoir répondre du blessé...

René, quoique brisé de fatigue, refusa de prendre le repos conseillé par le docteur.

Il se trouvait tout près de son domicile improvisé de la rue Vincent: il y monta pour changer de linge et baigner d'eau fraîche son visage et ses mains, puis il accompagna Etienne au pavillon de la rue de l'Université.

L'orpheline n'avait pas dormi.

Fortement inquiétée par le brusque départ de ses deux amis, elle attendait leur retour avec impatience.

Elle fut mise au courant de ce qui s'était passé.

—Ah! balbutia-t-elle avec un frisson de terreur j'avais raison de deviner en cet homme un des assassins du médecin de Brunoy!...

—Oui, et l'accusation formulée par lui sera toute puissante, dit René.

—La prescription n'existe pas pour les nouveaux crimes commis à l'instigation de Frédéric Bérard et de mistress Dick Thorn dans le but d'effacer les traces du crime d'autrefois... Les deux misérables auront un compte terrible à rendre à la justice.

—Que décidons-nous au sujet de ce Frédéric Bérard? demanda Etienne.

—Nous lui laisserons croire, ainsi qu'à sa complice, à la mort des seuls accusateurs qu'ils pouvaient redouter, Berthe Leroy et Jean-Jeudi... Ils s'endormiront dans une obscurité menteuse, jusqu'au jour où Henry de la Tour-Vaudieu se chargera de les réveiller.

—Et d'ici là sans doute, reprit le jeune médecin, je serai en mesure d'apporter à la justice mon contingent de preuves...

—Vous! s'écria l'orpheline étonnée.

—Oui, moi, chère Berthe...

—Et comment?

—Le hasard, ou plutôt la Providence, a placé dans mon service une folle dont les paroles incohérentes me semblent pleines de révélation...

—Une folle... répéta Berthe; serait-ce cette femme que j'ai entrevue place Royale, la nuit où j'allais chercher chez René la preuve de l'innocence de mon père?...

—C'est elle-même...

—Esther Derieux? demanda le mécanicien.

—Esther Derieux, oui.

—Ainsi, vous la connaissez!!

—Je la connais, et j'ai tout lieu d'espérer que la raison, grâce à moi, lui sera rendue, ou plutôt qu'elle n'est plus folle...

—Vous croyez qu'elle a joué un rôle dans la mystérieuse affaire du pont de Neuilly?

—Un rôle de victime, oui. Le nom de Brunoy sans cesse répété par elle... l'époque où sa folie a commencé... les ténèbres épaissies à dessein qui l'entouraient depuis cette époque... tout enfin me le prouve... J'attribue même à Frédéric Bérard et à mistress Dick Thorn son internement aux isolés et au secret, à l'asile de Charenton.

—Et vous supposez qu'elle n'est plus folle?

—Oui.

—Elle n'a pas encore parlé cependant?

—La prudence me défendait de la questionner trop vite après une opération qui pouvait être meurtrière et qui, grâce au ciel, a réussi... Mais le moment approche où Esther Derieux me dévoilera tout son passé...

—Pourvu que Frédéric Bérard ne nous échappe pas! murmura Berthe. S'il allait disparaître...

—Disparaître quand il se persuade qu'il n'a

plus rien à craindre! Pourquoi le ferait-il? Soyez sûr qu'il relèvera la tête au contraire...

—Ne pourrait-on s'informer s'il demeure toujours rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel?

—Ne risquons point de lui donner l'éveil par quelque démarche inconsidérée. Plus cet homme sera tranquille et plus nous serons forts... D'ailleurs, en admettant qu'il ait changé de domicile, la police saurait bien retrouver sa trace...

—Et cet enfant mêlé à ces choses sinistres?... reprit Berthe.

—Mon oncle doit s'assurer s'il existe encore... Ceci, du reste, n'a pour nous qu'un intérêt tout à fait secondaire...

René Moulin et Etienne Lorient avaient raison de supposer que Frédéric Bérard, se croyant à l'abri de tout péril, relèverait la tête et ne songerait point à fuir.

Théfer partageait sa confiance.

En admettant, chose improbable, que la police ne crût point à un suicide, elle se préoccuperait fort peu, à coup sûr, de l'assassinat commis sur la personne d'un dangereux coquin, d'un récidiviste tel que Jean-Jeudi.

Le lendemain du crime l'ex-inspecteur alla rôder dans les bureaux de la préfecture; il questionna adroitement et il n'apprit rien qui fût de nature à l'inquiéter.

Où le crime de la nuit précédente était inconnu, ou il passait inaperçu.

Un moment Théfer eut l'idée de se rendre à la cité Rébeval afin de voir de ses propres yeux ce qui s'y passait.

La réflexion lui prouva qu'il était plus qu'inutile de se compromettre on se montrant où il n'avait que faire.

En conséquence il résolut de s'abstenir, d'aller voir le duc pour s'entendre avec lui, et il prit aussitôt le chemin des Batignolles, afin de mettre son projet à exécution.

A la préfecture on continuait à s'occuper de l'affaire du fiacre numéro 13 et de la disparition de Plantade, mais la lumière ne se faisait pas, et le chef de la sûreté lui-même ne parvenait point à débrouiller les fils emmêlés à dessein par une main habile.

Les recherches allaient leur train cependant, mais par acquit de conscience en quelque sorte, et pour l'accomplissement d'un devoir bien plus que dans l'espérance d'un succès.

On attendait désormais du hasard seul la solution de la double énigme.

Théfer trouva le duc plus dispos et plus allègre qu'il ne l'avait vu depuis longtemps.

Il semblait rajeuni. Son visage rayonnait de quiétude. La trace de ses angoisses récentes s'effaçait.

—Je vous attendais... dit-il au policier. Etes-vous allé à la préfecture?

—J'en arrive.

—Tout va-t-il comme il faut?

—Le mieux du monde... Les ténèbres s'épaississent de plus en plus autour de l'affaire du fiacre. Nous sommes complètement à l'abri...

—Et l'autre affaire?

—Celle de Jean-Jeudi?

—Oui.

—Il n'y a rien... il ne peut rien y avoir. Les amis du vieux gredin qui venaient le relancer à son domicile, voyant la porte close, sont certainement retournés à la *Boule-Noire*. On ne découvrira le cadavre que dans quelques jours et, grâce à la déclaration trouvée chez lui, le suicide sera indiscutable...

L

—En êtes-vous bien sûr? demanda le sénateur.

—Certes! répondit Théfer.

—Je l'ai cru comme vous d'abord, mais depuis j'ai réfléchi et je ne le crois plus...

—Pourquoi?

—Quelle ruse avez-vous employée pour attirer Jean-Jeudi chez lui à une heure du matin, tandis qu'il festoyait avec ses amis?

—Je lui ai fait remettre un mot pressant de René Moulin, répondant à la lettre dont je m'étais emparé place Royale...

—Eh bien! ce billet, s'il est trouvé, prouvera que le suicide n'a pas eu lieu...

Le policier fronça le sourcil.

—Ah diable! murmura-t-il, j'avais oublié de vous dire qu'il était essentiel de reprendre mon billet sur le cadavre...

—Je n'y aurais assurément pas manqué, mais j'ai vainement fouillé ses vêtements...

—C'est que sans doute il l'avait perdu au restaurant de la *Boule-Noire*... Voilà une mauvaise affaire...

—En aucune façon, et je vous conseille de ne pas vous en préoccuper... Cette lettre perdue ne peut que nous servir...

—Permettez-moi de vous demander comment.

—C'est bien simple... La lettre était signée, n'est-ce pas?

—Oui.

—De quel nom?

—Du nom de René Moulin.

—Done c'est René Moulin qu'on accusera d'avoir attiré Jean-Jeudi dans un piège pour l'assassiner...

—Mais si cet homme est absent de Paris, il démontrera sans la moindre peine son innocence...

—L'affaire alors s'entourera d'un mystère impénétrable, comme celle du fiacre numéro 13... Ni vous ni moi ne pouvons être accusés, puisque Jean-Jeudi est mort... Le misérable avait bonne mémoire... Avant de mourir il m'a reconnu... "*L'homme du pont de Neuilly!*" s'est-il écrié, et il a rendu le dernier soupir...

—Je viens prendre vos ordres, monsieur le duc, et savoir ce que vous avez résolu...

—Ne craignant plus rien je rentrerai dans trois jours à mon hôtel...

—Pourquoi dans trois jours plutôt que demain?

—Une derrière précaution... Je partirai ce soir pour Marseille d'où j'enverrai à mon fils une dépêche annonçant mon retour... Je coucherai à Marseille, et j'arriverai à Paris le troisième jour à 10 heures 35 minutes du soir... Personne ainsi ne pourra douter que mon absence ait été réelle.

—C'est admirablement calculé, mais une fois réinstallé rue Saint-Dominique nous aurons sans doute encore besoin de nous voir, et il me semblerait peu prudent de me présenter à votre hôtel...

—Nous nous verrons ici...

—Vous garderez donc ce logement?

—Oui, quelque temps encore...

—Prenez garde qu'on n'épie vos sorties...

—Qui le ferait?

—Je l'ignore, mais après ce qui s'est passé, je me défie de tout...

—Soyez tranquille, je serai sur mes gardes; je vous donnerai des rendez-vous nocturnes, et pour venir vous joindre je passerai par le pavillon de la rue de l'Université...

—De cette façon, rien à craindre...

—Avant de partir je vous remettrai les clefs de cette maison...

Le duc et Théfer tressaillirent.

Un coup de cloche venait de se faire entendre à la porte du jardin.

—Qui peut sonner? demanda le policier.

—C'est quelqu'un qui se trompe ou c'est Claudia, répondit Georges, je vais voir...

Il traversa le jardin et ouvrit.

C'était en effet mistress Dick Thorn.

—Soyez la bienvenue... lui dit le sénateur, je me disposais à sortir pour aller chez vous, ayant beaucoup de choses à vous dire.

—Moi aussi j'ai besoin de vous voir, répondit-elle.

—Venez, nous causerons... Théfer est là...

Claudia franchit le seuil de la petite maison et le policier s'inclina profondément.

Le visage des deux hommes était souriant.

—Avez-vous une bonne nouvelle à m'annoncer? demanda mistress Dick Thorn.

—Oui, ma chère, la meilleure de toutes... Jean-Jeudi est mort...

Les yeux de Claudia étincelèrent.

—Et vous lui avez repris les papiers qu'il m'avait volés? s'écria-t-elle.

—Malheureusement il m'a été impossible de les trouver; mais, en supposant qu'ils existent encore, ils n'offriraient aucun sens pour tout autre que pour lui...

—Ma conviction d'ailleurs est qu'il a détruit le portefeuille sans avoir découvert le compartiment secret où les papiers étaient cachés...

Claudia répliqua d'un ton très froid:

—Cela se peut... si toutefois ce que vous venez de me dire est vrai...

—En doutez-vous ?

—Peut-être...

—Que supposez-vous ?

—Que le legs de Gui-eppe Corticelli et le testament de Sigismond sont entre vos mains...

—Je vous jure que non.

—Eh bien, prouvez-le moi...

—Comment ?

—En donnant suite immédiatement au projet dont je vous ai parlé.

—Le mariage de Henry et de votre fille ?

—Oui, et quand vous saurez ce qui s'est passé hier chez moi, vous comprendrez que nous avons un grand intérêt à ce que ce mariage se fasse le plus tôt possible...

—Que s'est-il donc passé chez vous ? demanda le duc inquiet.

—Votre fils, Henry de la Tour Vaudieu, me faisait l'honneur de passer la soirée dans mon salon...

—Eh bien ?

—Il a dit des choses étranges... effrayantes...

—Vous me faites mourir à petit feu ! expliquez-vous...

Claudia répéta d'une façon presque textuelle les paroles du jeune avocat au sujet de l'affaire du pont de Neuilly.

—N'est-ce que cela ? fit le duc après avoir écouté. Je ne vois là rien absolument qui nous doive alarmer... Le hasard ayant mis ce vieux procès sous les yeux de mon fils, il l'a lu, et il en a parlé comme il aurait parlé de toute autre chose.

—Soit ! mais mon évanouissement maladroit en face du tableau vivant avait sans le moindre doute attiré son attention... Supposons qu'un jour ou l'autre un coin du voile se soulève...

—C'est bien improbable, interrompit Georges.

—Improbable, répondit Claudia, mais possible.

Dans ce cas le fils adoptif du duc de la Tour-Vaudieu, devenu légendaire de mistress Dick Thorn ne pourrait se faire l'accusateur de Claudia Varni dont il aurait épousé la fille.

Théfer se permit d'intervenir.

—Le calcul est profond... dit-il. Je crois que la sécurité de monsieur le duc exige, en effet, qu'il presse ce mariage...

—J'ai promis qu'il se ferait, et il se fera... murmura le sénateur... Mais j'entrevois des difficultés du côté de mon fils ! il faudra les vaincre.

—Nous les vaincrons !... s'écria la belle veuve. Je dis : nous, car je vous y aiderai... Quand rentrerez-vous à votre hôtel ?

—Dans trois jours.

—Pourrai-je me présenter le lendemain de votre retour ?

—Sans doute, mais dans quel but ?

—Dans le but d'apprendre à votre fils que nous nous connaissons de longue date, vous et moi, et que feu Williams Dick Thorn, mon mari, était de vos amis...

—Une précipitation trop grande ferait mauvais effet... Laissez-moi tâter le terrain. Dans quelques jours je donnerai une fête. Je vous y inviterai avec votre fille, vous ménageant ainsi à l'hôtel une entrée toute naturelle.

—J'attendrai donc.

—Sans défiance ? demanda Georges en souriant.

—Sans défiance, oui. Mais si j'apercevais que vous me trompez...

Claudia n'acheva point sa phrase, et cependant le duc comprit ce qu'elle ne disait pas.

Mistress Dick Thorn se retira.

M. de la Tour-Vaudieu donna rendez-vous à Théfer à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, pour lui remettre les clefs de la maison des Bati-gnolles.

A huit heures il montait dans l'express qui devait, en dix-neuf heures, lui faire franchir huit cent soixante-trois kilomètres.

Le lendemain, à trois heures quinze du soir, il mettait pied à terre à Marseille.

Aucune arrivée de paquebot n'avait eu lieu ce jour-là.

Georges, désirant faire coïncider de façon logique son retour à Paris avec un débarquement possible à Marseille, résolut d'attendre au surlendemain pour envoyer une dépêche à Henry.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ du sénateur.

Berthe Leroyer, l'esprit calme et l'espoir au cœur, reprénait ses forces peu à peu.

Le matin même elle avait pu se lever et profiter d'un tiède rayon de soleil pour faire un tour dans le jardin.

Jean-Jeudi, grâce aux soins assidus dont on l'entourait, était momentanément hors de danger.

Momentanément signifie qu'il pourrait vivre peut-être, à la condition expresse qu'aucune émotion violente ne viendrait détruire l'œuvre du docteur Etienne Lorient.

Désormais il se trouvait en état de répondre aux questions qui lui seraient faites.

Le jeune médecin lui avait demandé de nouveau s'il aurait le courage de s'accuser lui-même pour réhabiliter le nom de Paul Leroyer.

Le bandit s'était écrié, avec une bonne foi manifeste :

—Je l'ai juré déjà et je le jure encore !

LI

Etienne Lorient était surmené.

A la lassitude physique résultant pour lui de tous les événements que nos lecteurs connaissent, se joignait une inquiétude dont il ne faisait part ni à René, ni à Berthe.

Esther Derieux, à la suite de l'opération, avait été prise d'une fièvre violente.

Cette fièvre, impossible à combattre et plus intense de jour en jour et d'heure en heure, pouvait emporter la malade dans une crise.

Un dévouement tragique enlèverait au jeune médecin le plus puissant des moyens d'investigation sur lesquels il comptait.

Après avoir visité Jean-Jeudi, il partit en toute hâte pour l'asile des aliénés.

Une grande joie l'attendait à son arrivée.

L'interne lui apprit qu'un mieux sensible s'était manifesté depuis la veille dans l'état d'Esther.

Il alla droit à la cellule de la folle et trouva la pauvre femme dans un état de prostration complète.

Ceci devait être et ne le préoccupa point.

La fièvre cédait.

Si elle disparaissait complètement, le salut devenait certain et Etienne pourrait bientôt savoir s'il avait obtenu le résultat souhaité ; car, depuis la fin du sommeil anesthésique provoqué par le chloroforme, les paroles vagues échappées des lèvres d'Esther étaient des manifestations du délire fiévreux et l'on n'en pouvait rien conclure.

Le mieux indiscutable annoncé par l'interne et qu'il constatait lui-même rendit un peu de tranquillité au jeune médecin, et ce fut avec l'esprit relativement calme qu'il quitta Charenton.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre de son oncle.

Pierre Lorient, dans cette lettre d'une orthographe absolument fantaisiste, annonçait une absence de trois jours.

Il partait pour conduire à la campagne, à quinze lieues de Paris, une dame âgée et souffrante que le chemin de fer épouvantait.

Dès son retour il s'occuperait de l'enfant déposé par lui à l'hospice de la rue d'Enfer dans la nuit du 24 septembre 1837.

Ce retard imprévu contraria bien un peu le docteur, mais en somme il ne compromettait rien.

Etienne en prit donc son parti et résolut d'aller trouver ce jour même Henry de la Tour-Vaudieu pour le charger de formuler les plaintes que Berthe Leroyer et Jean-Jeudi voulaient adresser au procureur impérial relativement aux attentats dont ils étaient victimes.

Ces plaintes devaient précéder la demande en révision de procès et en réhabilitation de nom de Paul Leroyer.

Après avoir déjeuné rapidement, le neveu de Pierre enveloppa dans un journal la brochure prêtée par le jeune avocat et contenant l'Affaire du pont de Neuilly ; puis il se rendit à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Au bout de trois quarts d'heure environ le fils adoptif du sénateur vint le rejoindre et, après un échange de cordiales poignées de main, lui demanda :

—Quel bon vent t'amène ?

—J'ai à te parler d'une foule de choses...

—Sérieuses ?

—Très sérieuses... et ce sera un peu long...

—Tant mieux... tout mon temps est à toi...

J'écoute...

—Je veux te remercier d'abord de la brochure que tu m'as prêtée et que je te rapporte... La voici.

—Ce procès t'a-t-il intéressé ?

—Enormément.

—Et de cette lecture est-il résulté pour toi comme pour moi la ferme croyance que, malgré les débats et la condamnation, le mystère du pont de Neuilly n'a jamais été éclairci ?

—Comme toi je crois fermement que Paul Leroyer, victime de circonstances fatales, a payé de sa tête le crime d'un autre.

—N'est-ce pas ? s'écria Henry d'un air de triomphe. Cela saute aux yeux ! L'acte d'accusation n'est concluant qu'en apparence... Le ministère public manquait de conviction... Le président des assises interrogeait en homme égaré dans un dédale et qui ne sait où il va... Les dépositions des témoins semblent écrasantes et ne prouvent rien.

Après avoir embrassé l'affaire d'un coup d'œil distrait on se dit : L'accusé est coupable ; mais en l'étudiant avec calme, en la disséquant en quelque sorte, en soumettant chaque fait, chaque détail à une analyse approfondie, l'innocence du condamné devient éclatante... Je suis heureux que tu en aies la conviction comme moi.

—J'en ai plus que la conviction, répondit Etienne d'une voix grave. J'en ai la certitude.

—La certitude ? répéta le jeune avocat non sans étonnement.

—Oui.

—Tu connais sa famille ?

—Je la connais.

—Et depuis vingt années cette famille, armée des preuves dont tu me parles, n'a point demandé la réhabilitation du martyr ?...

—Elle ne le pouvait pas...

—Pourquoi ?

—Précisément faute des preuves qui sont aujourd'hui dans mes mains... A cette famille, pour soutenir cette cause sainte, il faut un homme qui joigne au talent la conviction... Je viens te demander si tu veux être cet homme...

—Moi ! s'écria Henry stupéfait.

—Toi, oui. Ne disais-tu pas il y a cinq ou six jours, en me prêtant cette brochure, que si tu pouvais rassembler quelques témoignages encore vivants, tu te ferais fort de démontrer l'erreur judiciaire dont Paul Leroyer a été victime ?

—Je le disais, c'est vrai.

—Et tu ajoutais avec enthousiasme : *Quelle cause à plaider ! Quelle auréole pour celui qui triompherait !*

—Je le pense encore...

—Eh bien ! cette auréole il faut la conquérir ! Il faut rendre l'honneur au nom d'un enfant que j'aime de toutes les forces de mon âme...

—Quoi ! Berthe Monestier ? murmura l'avocat.

—Est en réalité Berthe Leroyer... Après le supplice du martyr, et pour épargner à son fils et à sa fille une honte imméritée, la veuve avait changé de nom... Tu sais tout maintenant... Acceptes-tu ?

—J'accepte, et je serai doublement heureux de m'unir à ton œuvre, car en combattant pour Berthe je travaillerai pour toi...

Etienne, les larmes aux yeux, saisit les mains de Henry et les pressa dans les siennes en balbutiant :

—Merci !... merci mille fois ! merci du fond du cœur !...

—Dès demain, reprit Henry, nous nous occuperons de réunir tous les témoignages, toutes les preuves.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, LE 1^{er} OCTOBRE PROCHAIN, la publication d'un grand feuilleton émouvant et dramatique, qui, nous en sommes certains, sera suivi avec un vif intérêt.